

« Dans les bois »

de Pauline Riotte et Junior Mabika Vindou,
élèves en 4^{ème}3.

J'avais pris l'habitude, après les cours, de faire un détour par la forêt pour me promener avant de rejoindre mon dortoir. Mais cette nuit-là, je n'aurais jamais, au grand jamais pensé que mes cauchemars deviendraient réalité.

Je suis Brayam Crugher, j'ai 30 ans. Je suis célibataire, libre comme l'air ! À l'époque, j'étais étudiant en fac de droit à Bergen, dans le nord de la Norvège. J'avais pour passion les romans de science-fiction : des hommes verts venant de planètes lointaines ; des personnes buvant du sang et vivant la nuit ; un homme se transformant tous les soirs de pleine lune ; ou encore des femmes vêtues d'une robe blanche, au teint pâle, hurlant pour invoquer la mort. Je n'y croyais pas, mais c'était intéressant de lire des histoires tout droit sorties de l'imaginaire humain.

Le 29 février, un jour qui n'arrive que tous les 4 ans, j'eus fini les cours tard le soir. Il faisait sombre, le ciel était brumeux et il faisait un froid de canard. Les lampadaires éclairaient à peine les rues. Pauline et Junior, mes deux meilleurs amis, m'attendaient pour rentrer.

Sur le chemin, Pauline nous fit une proposition. Elle voulait aller dans la forêt et cueillir des branches pour faire un épouvantail et effrayer tous les étudiants de la fac, le 1^{er} mars. Je regardais Junior, et pendant un instant, nos regards se croisèrent. Puis il hocha la tête. On ne pouvait rien faire face à autant d'enthousiasme et d'énergie à réchauffer les cœurs.

Nous étions partis pour faire une nuit blanche jusqu'au matin, enfin c'était ce que je croyais.

On s'était séparés pour ramasser le plus de branches possible pour faire nos épouvantails. Il faisait presque nuit et les nuages s'assombrissaient. Tout à coup, je sentis des gouttes sur mes joues et mes mains. La pluie s'abattit d'un coup ; je courus vers le centre de la forêt, là où les arbres étaient touffus et la lumière à peine perceptible.

L'endroit était sec. Je m'arrêtais pour reprendre mon souffle sans remarquer le brouillard qui se formait et s'accentuait petit à petit autour de moi. Il faisait froid mais ce n'était pas un froid humide, il n'était ni glacial ni sec, non. C'était un froid qui faisait hérissier les cheveux sur la tête, qui pressent les gens de rentrer chez eux, comme un avertissement. En insistant, un pressentiment inquiétant me submergea. L'impression d'être pris au piège, d'être observé,

me rendait mal à l'aise. Je ne savais plus s'il faisait encore jour ou si la nuit m'avait englouti. La sueur perlait sur mon front. Brusquement, je me retournais et c'est là que je l'aperçus.

Au milieu de cette pénombre aux milles variations de vert, un arbre parmi les autres. Il était différent, comme mis en évidence, légèrement au centre. Cet arbre brillait, ou plutôt ce qui y était incrusté luisait parmi les ténèbres. C'était un miroir. Stupéfait, je le fixais sans y croire. Il était grand, rectangulaire, au cadre argenté et était immaculé. Aucune feuille, mousse ou bestiole n'entravait l'arbre ou le miroir. Le tronc était d'un lisse intrigant, comme s'il avait poussé, grandi sans jamais vieillir. Ne pouvant détacher mes yeux de cette étrangeté, je tendis mes doigts en avant pour toucher le verre Sa surface était glacée, droite, aucune poussière.

Tout à coup, un frisson semblable à une décharge électrique prit d'assaut mon corps. Reculant d'un bond, je compris que je n'aurais jamais dû toucher le miroir. Un sentiment de terreur retourna mes intestins. En une seconde, la forêt que je connaissais si bien me parut hostile. Cette oppression m'étouffa au point d'en avoir mal à la tête. Je pris mes jambes à mon cou et m'enfuis. Les ronces déchiraient mes vêtements, égratignaient mes mains et mes jambes. Je tombai plusieurs fois sans jamais ralentir. Mes mains étaient

rougeâtres et mon visage avait été touché par des branches remplis d'épines. Des larmes tombèrent sur mes joues, mélangées au sang et à la sueur. Exténué, tenant à peine sur mes jambes, je me rendis compte que mon cauchemar repartait. J'avais tourné en rond, me retrouvant impuissant devant cet arbre au tronc lisse et au miroir au cadre argenté incrusté qui n'avait jamais quitté mes pensées.

Dans cette forêt habituellement silencieuse, j'entendis les corbeaux chanter, un chant mortel qui me brisait les tympanes.

La femme du miroir avait des cheveux argentés, elle portait une robe blanche avec des taches rouges et marron, similaires à du sang et de la terre. Ses grands yeux bleus ressemblaient à un océan dans lequel je me noyai. Cela ressemblait plus à une peinture qu'à un miroir. Mon corps tressaillait et les poils de ma nuque se hérissaient. D'un coup, la femme sortit du miroir qui l'emprisonnait. Elle était aussi grande que moi. Je pensais que c'était un ange du ciel venu me tenir compagnie, mais ses pensées s'effacèrent aussitôt que je vis son visage. Sa peau semblait être aussi douce que celle d'un bébé, ses yeux bleus m'envoûtaient, m'hypnotisaient par la profondeur de son regard rempli à la fois de paix, d'amour et de haine. Elle avança vers moi, pris

mon visage dans ses bras, ensuite elle m'embrassa passionnément sans que je ne puisse rien faire. C'est alors que j'avais maintenant compris. Une jolie fille m'embrassait, je ne sais pour quelle raison, dans la forêt, un soir de pleine lune. Cela devait être un rêve. Et juste au moment où je baissai ma garde pour me plonger dans le rêve, une main pressa mon bras, le tordit et l'arracha sans le moindre effort. Cet événement me ramena directement à la réalité. Je tombai au sol et hurlai comme je ne l'avais jamais fait. S'il y a bien une chose que les romans m'ont appris, c'est que la douleur n'existe pas dans un rêve. C'est une sensation bien réelle qui nous fait avoir mal ? Je la suppliais pour ma vie. Je n'avais jamais fait de mal à qui que ce soit, tout le monde m'appréciait et j'appréciais tout le monde, alors pourquoi moi ? Pourquoi suis-je celui qui doit subir ça ? Mes supplications ne fonctionnaient pas, je le savais pourtant, mais je ne voulais pas abandonner. Alors je rassemblais tout mon courage, ma peur, ma tristesse, ma douleur, pour hurler de toutes mes forces : « Pauline, Junior, au secours. Venez m'aider s'il vous plait. » Je lâchai mes derniers mots en scrutant le ciel, des larmes roulaient sur mon visage.

La femme impassible devant moi me regardait lâchant un sourire en coin, le genre de sourire qui vous fait froid dans le dos : « No matter how much you scream and squirm in all

directions, you're already GAME OVER ». Elle critait encore plus fort que moi. Ces cries me donnèrent mal au crâne, puis j'eus des vertiges, vidé de tout mon sang, je m'évanouis.

Je sentis une chaleur se déposer sur mon visage, j'ouvris mes yeux. Je découvris que je n'étais plus dans la forêt mais dans une chambre d'hôpital. La pièce était agréable et la fenêtre était grande ouverte, l'ombre des rideaux se promenait sur les murs. C'était la journée la plus ensoleillée de tout le mois de mars à cette époque. Un assistant entra pour les examens habituels et émit un petit cri de stupeur en me voyant réveillé. Il alla chercher un médecin. Celui-ci m'apprit que j'avais dormi pendant trois semaines. Mes amis, inquiets de ne pas me voir ressortir de la forêt, avaient prévenu la police. Le lendemain, ils m'avaient retrouvé frigorifié et dans le coma. J'avais été emmené d'urgence aux urgences et depuis Pauline et Junior m'avaient rendu visite presque tous les jours ? J'étais confus, je regardais autour de moi et aperçus un miroir. Pris de peur, je me recroquevillai dans mon lit et aperçus par la suite que mon bras droit était intact, comme s'il n'avait jamais été arraché au reste de mon corps. Je souffrais de quelques blessures dues aux ronces et une baisse de tension sévère. Actuellement je me demande

encore ce qui s'est passé. J'ai perdu de vue mes amis et depuis quelques années je me suis isolé de peur que ce souvenir me hante. Mon bras n'a jamais souffert mais parfois mon dos se bloque, rien ne me fait penser que c'est à cause du choix que j'ai vécu dans la forêt.

Aujourd'hui cela fait 8 ans que je n'ai pas revu ce miroir. Nous sommes le 29 février, une journée en tout point semblable à celle de l'accident. Un bruit attire mon attention je tourne la tête vers le jardin et aperçois un arbre. Il est jeune, lisse, un miroir y est incrusté. À l'intérieur, une femme en robe blanche avec des taches de sang et de terre. Il y a une différence par rapport à il y a huit ans. Elle aborde un grand sourire de bienvenue, glacé, figé. Un frisson parcourt mon échine. Son sourire exprime une fausse joie et son regard est insistant. Mais ce n'est pas moi qu'elle regarde, c'est ce qu'il y a derrière moi. J'ai installé un miroir dans mon salon, le seul dans ma maison. J'avance vers celui-ci pour contempler mon reflet. Mon teint est devenu livide. Mes yeux remplis de stupeur sont écarquillés et je tremble de toutes parts.

C'est à ce moment-là que je comprends que la prochaine victime sera celle qui osera regarder le miroir dans les yeux. Je détourne le regard du miroir pour me reconcentrer sur la femme à qui son sourire avait changé. Elle exprime une joie intense, sincère et meurtrière, une excitation incontrôlée et

incontrôlable. Elle le sait. Elle sait que j'ai compris et elle le voulait. Elle voulait que je sache qu'il y aurait d'autres victimes, qu'elle ne me lâcherait plus car maintenant elle m'attendra. Elle attendra sa prochaine victime avec une patience démesurée. Frappé d'horreur, je regarde la femme qui à présent rit aux éclats sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche. C'est un rire silencieux. Seul un mot parvient à mes oreilles, elle le murmure encore et encore dans son rire sans bruit. Un seul et unique mot : « mort ».

FIN